

méthodes d'Erving Goffman – dont l'auteur est un fin connaisseur – à l'analyse des réalités scolaires françaises. Cette recherche constitue en outre un modèle d'analyse ethnographique. La présence longue et continue sur le terrain se traduit par une grande familiarité avec les sujets d'étude qui permet à l'auteur de contextualiser et d'enrichir sans cesse les observations, les discours des acteurs, l'analyse des documents, tout en faisant preuve d'une capacité rare à ne pas se laisser influencer par les demandes et les analyses des acteurs de terrain. Il faut saluer par ailleurs la qualité de l'écriture, si importante dans les enquêtes qualitatives, et qui marie ici avec bonheur description, narration et interprétation dans un style clair et précis.

On peut néanmoins exprimer deux regrets d'ordre théorique et méthodologique. Le premier est le fait que l'auteur n'ait pas choisi de creuser la spécificité des collèges de banlieue en travaillant davantage le lien entre les pratiques urbaines et les pratiques scolaires des familles, des élèves et des professionnels de l'éducation et ce d'autant plus qu'il connaît bien la sociologie urbaine où s'inscrit une partie de ses travaux antérieurs. Cette exploration aurait d'ailleurs permis de passer davantage les bases de l'analyse comparative des modes de construction de la civilité scolaire suivant les contextes socio-géographiques que l'auteur appelle de ses vœux en conclusion. Le second est l'oscillation sensible entre le registre de la neutralité sociologique et celui de la dénonciation où pourraient basculer certains passages du livre, notamment ceux où, comme dans la partie intitulée « plaintes », l'auteur se contente de livrer à l'état brut des extraits d'entretiens d'élèves sans contextualiser leurs discours par des interprétations. Ces deux remarques n'entendent toutefois pas remettre en cause l'originalité et l'intérêt de cet ouvrage qui mérite d'être lu et médité par tous ceux, chercheurs, décideurs ou professionnels de l'éducation, qui souhaitent mieux comprendre les évolutions récentes du monde scolaire.

162

Agnès Van ZANTEN
Laboratoire de sociologie de l'éducation
CNRS – Université Paris V

BREVES

DAVISSE Annick, ROCHEX Jean-Yves (coord.) (1995). – « *Pourvu qu'ils m'écou- tent...* ». *Discipline et autorité dans la classe*. Créteil : CRDP. – 214 p.

Une fois acquis le diplôme dont ils sont une des compasantes, de quel traitement relèvent les mémoires professionnels des étudiants de deuxième année d'IUFM? Produits d'une formation dont l'efficacité principale est, on peut le souhaiter, incorporée par leurs auteurs, n'ont-ils plus d'autre usage que de reposer pour un temps indéterminé

sur les rayonnages des bibliothèques, exemples réalisés, parfois consultés et même recopiés, de ce que la promotion suivante devra aussi faire ?

En publiant neuf mémoires professionnels, A. Davisse et J.-Y. Rochex et plus largement l'IUFM et le CRDP de Créteil, qui inaugurent ainsi une politique éditoriale originale, montrent que ces produits de la formation peuvent avoir une toute autre utilité et intéresser bien au delà de leur sphère de production. Le thème choisi, la discipline et l'autorité dans la classe, y contribuent fortement. C'est un problème très fréquemment évoqué par les stagiaires. Comme le rappelle Rochex, citant une enquête de la DEP, 40 % des débutants déclarent rencontrer des problèmes de discipline. Deux ans après, ils ne sont plus que 23 %. Comment se produit cette évolution ? Quelques-uns des mémoires ici rassemblés, qui ne portent pourtant que sur l'année du stage en responsabilité, avant la prise de fonction en vraie grandeur, révèlent déjà des processus d'évolution notamment chez des débutants courageux qui, allant au delà des faits d'indiscipline, « *l'arbre qui cache la forêt des relations pédagogiques* », s'interrogent sur ce qui, dans leur manière d'enseigner, permettrait de les prévenir.

Certes les neuf cas retenus ont été choisis parmi les histoires qui se sont plutôt bien terminées. Ils n'en montrent pas moins comment on peut commencer sa vie professionnelle par l'expérience un peu humiliante d'avoir à faire en public un métier que l'on n'a pas encore appris, comment l'on vit ensuite l'anxiété des débuts, l'angoisse face à la réalité bruyante de la classe, où il faut pourtant s'imposer, le doute enfin sur sa capacité à y arriver. Ils montrent aussi chez ces débutants courageux tout un travail de réflexion et de construction de pratiques pédagogiques dont pourraient s'inspirer des enseignants placés dans des conditions moins difficiles. Une introduction d'A. Davisse donne une vue d'ensemble du corpus des mémoires où furent choisis ces neuf exemples réussis, tandis que J.-Y. Rochex prolonge et systématise en conclusion la réflexion engagée de manière diverse et polyphonique par les neuf auteurs.

R. B.

163

BAUTIER Élisabeth et al. (1995). – *Travailler en banlieue. La culture de la professionnalité*. Paris : L'Harmattan. – 400 p.

Enseigner en banlieue, y travailler comme policier, médecin, gardien d'immeuble, travailleur social ou plus spécifiquement encore, dans les activités nouvelles que la banlieue a engendrées (chef de projet en développement social urbain, agent de développement local, coordinateur ZEP, responsable de soutien scolaire...), tout cela engendre-t-il une professionnalité particulière, une manière spécifique d'exercer son activité qui soit propre à ce contexte ? Pour répondre à cette question, les auteurs ont réalisés 50 entretiens de professionnels travaillant dans des quartiers difficiles de Seine-Saint-Denis. Ces entretiens portent sur leur trajectoire scolaire et professionnelle, l'évolution de leur secteur d'activité, les conditions de travail et leur rapport personnel à leur travail. Ils ont donné lieu à deux modes d'analyse. Le premier